

profondes combinaisons où il n'y a eu qu'
 instinct et fantaisie; sérieux et positifs, nous
 épuisons notre philosophie à suivre la
 trame des songes d'un enfant.

o. 29

... Laest-ce que la Theogonie d'Hésiode, si ce
 n'est un premier rudiment de théologie nationale,
 un essai pour organiser la cité des dieux et leur
 histoire, comme les tribus et les cités de la Grèce ten-
 daient d'elles-mêmes à s'organiser en un corps
 de nation? Le nom d'Orphée servit, on ne peut
 douter, à couvrir une tentative du même genre.
 Ses mystères concentrèrent plus tard dans leur sein
 les éléments de la vie religieuse la plus développée.
 Il faut avouer néanmoins que la destinée de la
 Grèce ne l'appelait pas à être un pays hié-
 ratique. Toutes les grandes révolutions de la Grèce,
 les conquêtes successives des Hellènes, de Héra-
 clide, de Thémistocle, sont autant de triomphes de
 l'esprit laïque, autant de soulèvements de
 l'énergie populaire contre une forme sacerdo-
 tale imposée. —

o. 59

... Les tombeaux chrétiens du cimetière de Saint-Salvator
 Orphée charme les animaux; ailleurs, le Christ en Jupi-
 ter-Pluton, marié en Proserpine, reçoit les âmes que leur
 aïeux, en présence des trois Parques, Mercure coiffé du
 (pétage) pétase et portant en main la verge du
 psychopompe. — — — — —

M. Creuzer a tous les défauts de ses maîtres et
 alexandrie: l'exagération symbolique, une tendan-
 ce trop prononcée à chercher partout du mysté-
 rieux, le syncrétisme quelquefois le plus in-
 tempérant. Jamblique à côté d'Hésiode, Non-
 nus à côté d'Homère, figuraient à la même
 page pour l'interprétation du même mythe.
 Les alexandrins sont à ses yeux de bons exégètes,
 de vrais restaurateurs du paganisme, qui
 souvent son revenus par l'intuition philosophi-
 que au sens primitif des dogmes, les orphiques
 eux-mêmes, si suspects de charlatanisme, avaient
 conservé l'esprit de la religion primitive. Il
 semble qu'il n'y ait pas de temps pour M.
 Creuzer. Il cherche trop haut ses solutions, parce
 que lui-même réside trop haut, parce qu'il
 n'a pas le sentiment de la vie simple, maigre,
 enfantine, toute sensuelle et pourtant toute di-
 vine, qui fut celle de premières races indo-
 helléniques. Il faudrait une âme tout enivée
 de poésie pour comprendre le ravissant délire
 que l'homme de ces races ressentit d'abord
 en face de la nature et de lui-même. Fa-
 tigués à chercher en toute quelque chose de
 raisonnable, nous nous obstinons à trouver de

Baugh
Dionysos

des dieux si grossièrement puerils. Mercure est la nature humaine envisagée dans ses aptitudes et son industrie, l'éphébe tel que l'a fait le gymnase, beau par sa rigueur et sa supériorité. Au contraire toutes les idées de jeunesse, de plaisir, de volupté, d'expédition aventureuses, de faibles triomphes, d'emportements terribles, se groupent autour de Bacchus. C'est le côté blébléant de la vie; c'est l'enfant chéri des nymphes toujours jeune, beau, fortuné, entouré de caresses et de baisers; sa molle languueur, ses formes moins pures, son embonpoint, son type féminin dégénérant souvent en androgynisme, décèlent une moins noble origine. Comparé au dieu grec par excellence, à Apollon, c'est encore un étranger qui, malgré un long séjour en Grèce, n'a pas perdu son air asiatique; il est vêtu d'une longue bassaride, car il a peur d'aller nu; son front est ceint de la mitre orientale, car ses cheveux ne suffisent pas pour le couronner. +

Bl. 6
à l'usage de l'Institut
(2 copies de la même
édition)

Bainyos n°

2/1000

Ernest Renan Les religions
de l'antiquité n° 10

d'histoire Religieuse

Paris (Leroy) 1864

p. 18

C'est ainsi que le vase miliaque, le canope surmonté
d'une tête humaine, dont l'image frappa sans doute
les premiers Grecs qui voyageaient en Egypte, devint,
par une longue série de coq-à-l'âne, un héros grec qui
assista au siège de Troie. Le héros Cautarus sortit
de même du caithare ou verre à boire, et fut à la fois
le vase et le compagnon de Bacchus. Souvent enfin
des liaisons d'idées, presque insaisissables, de raisonn
d'eurythmie, comme celles qui déterminent les
contours de l'arabesque, présidaient à la formation
de ces étranges fables. Pourquoi Neptune et le cheval,
Venus et la mer sont-ils toujours associés? Peut-être
ne faut-il chercher à un pareil rapprochement
d'autre raison que la grâce infinie de l'élément
humide, les ondulations de ses contours et la ma-
nière harmonieuse dont ses courbes se marient
aux lignes flexibles du plus beau type de la
nature animale

p. 19

Si Mercure n'était que le dieu des voleurs et
Bacchus le dieu du vin, comme on l'enseigne
aux enfants, ce seraient là des fictions médi-
ocrement ingénieuses, d'assez pauvres figures de
rhétorique qu'il faudrait laisser à l'épopée de
Boileau; mais l'antiquité n'adora jamais

p. 20

Loi

(Roman)

Ka bupwin ^{Loxi} pousipra

s. 31-2

Lapodpion

s. 32 La forme humaine n'est-elle pas le plus expressif des symboles? Sera-t-on que les canopes, les dieux-vases, les ^{s.} mais, ornais clottes de l'âge calvaïque étaient plus significatifs que les dieux éclo du ciseau de Peouté et de Phidias?

L'ancienne religion pélasgique, où M. Creuzer a ^{s. 35-6} vu découvrir une émanation du symbolisme oriental, n'est aux yeux de M. Lobeck, qu'un fétichisme absurde et grossier; ces mystères, restes, selon M. Creuzer, d'un culte pur et primitif ne sont pour M. Lobeck que des jongleries analogues à celles des loges maçonniques. Plein d'une sainte indignation contre ce que Voss appelait les ordres allégoriques, les mensonges de Platon il repousse hautement toute interprétation portant un cachet religieux. M. Creuzer, entraîné par sa vive imagination se passe sans cesse les bornes de ce qu'il est permis de savoir. M. Lobeck n'est jamais plus heureux que quand il peut nier et montrer à ses devanciers qu'ils ont trop affirmé. Aucun mythologue jamais s'il rapproche les textes originaux ne l'a égalé pour la critique des textes originaux; mais, s'il rapproche les textes, ce n'est pas pour en faire sortir la lumière, c'est pour la

s. 36

briser les uns contre les autres, et montrer qu'il ne reste que l'obscurité. La conclusion de son livre est qu'on ne sait rien sur les religions antiques, et qu'il n'y a pas même lieu à conjecturer. Ses attaques, d'ailleurs, ne s'arrêtent pas aux religions de l'antiquité. Ce n'est pas seulement envers Elavis et Samothrace que M. Dobek se montre irrévérencieux et railleur. Toute forme religieuse supposant hiérarchie et mystère, tout ce qui de près ou de loin ressemble au catholicisme, lui est antipathique, insupportable pour les superstitions populaires, il l'est bien plus encore pour les interprètes, qui veulent y trouver un sens éléré. La religion et la philosophie n'ont, selon lui, rien à faire ensemble, les neo-platoniciens sont d'impudents faussaires, qui n'ont réussi qu'à détruire la physiognomie de la religion ancienne, sans la rendre plus acceptable. A quoi bon chercher à y être qu'à moitié absurde? A quoi bon suer sang et eau pour trouver un sens à ce qui n'en a pas? ✕

s. 63

→ La religion de l'antiquité était, comme la société ancienne, fondée sur l'exclusion: c'était une religion étroite et nationale; elle n'était faite ni pour l'occlusion ni pour l'échange. La première condition exigée pour l'admission aux mystères était de déclarer qu'on n'était pas barbare. L'ancien comme jeune s'était montré bien plus exclusif encore...

Les 2 volumes en 1 volume parus en 1934. 001

Dobek 9/22 sur 1934

(4) >

A la tête de cette école en les unissant à l'hellénisme de l'antiquité W. Müller

i. 41

se place l'homme rose que le soleil de Héliopolis a vu naître. *Sixe Religieuse* Paris

trop tôt, si la science, et qui, dans une vie de qua- (Lery) 1864

rente années, ont indiqués au monde avec une s. 40:

merveilleuse sagacité les problèmes les plus délicats

de l'histoire de races helléniques. *Les yeux* par

de Otfried Müller. Tout en admettant, comme M.

Creuzer, un culte mystérieux chez les populations

les plus avancées de la Grèce, M. Müller se sépare

profondément du chef de l'école symbolique, en

rejetant l'hypothèse sur une ère de colonies orien-

tales, et en reliant la culture sacerdotale et théo-

logique de ces cultes primitifs. La religion des

Pelages fut le culte de la nature embrassé

surtout par les sens et l'imagination. La Terre-

Mère (Gaïa-mater) et les divinités cathodiques, telles

que Perséphone, Hadès, Hérès, Hécaté, dont le

culte se continua dans les mystères, étaient les dieux

des tribus thraces et pélagiques, auxquelles les Helli-

ens empruntèrent leurs croyances mythologiques

pour les transformer, selon leur manière de

concevoir plus morale et moins cosmique. Ces

créatures ne furent ni une révélation primitive, ni

une institution apportée de l'étranger, mais bien

l'expression du génie, des mœurs, de la vie poli-

tique de chacune des peuplades de la Grèce.

Nous pouvons dire main-
 tenant trop exclusivement
 hellénique. Car Otfried Müller
 en rejetant avec raison les
 influences orientales, dans le
 sens vague que M. Creuzer don-
 nait à ce mot, méconnaît
 aussi les liens incontestables, qui
 rattacheront primitivement
 les traditions religieuses des
 Grecs à celles, des peuples, de
 l'Asie appartenant à la sa-
 che indo-européenne. Il est

1842

opinion Opini
Egnaus

vraie les faits qui ont
mis ces relations en évidence
ce n'était guère connus à
l'époque d'Otfried Müller.

La distinction des races devint aussi entre les mains
d'Otfried Müller la base de l'explication mytholo-
gique. De là ces excellentes monographies des Da-
riens, des Minyens, des Trusques, ces recherches si
délicates sur la nationalité de chaque dieu et ses
conquêtes successives. La lutte d'Hermès, et
d'Apollon est l'histoire des vieilles divinités rusti-
ques de l'Arcadie contre les dieux plus nobles des
conquérants; l'infériorité des races vaincues se
montre dans le rang subalterne de leurs dieux;
admis par grâce dans l'Olympe hellénique, ils
n'y montent jamais bien haut. et n'arrivent qu'à
être les hérauts et les messagers des autres. Qui est-ce
qui Apollon, en effet, si ce n'est l'incarnation du génie
dionysique? Rien de mystique dans son culte, rien d'a-
gastique, rien de cet enthousiasme sauvage qui
caractérise le culte phrygien. Ennemis des dieux
industriels et agricoles des Pélasges, ce type idéal
du héros n'a pour mission ici-bas que celle du
guerrier, se venger, protéger et punir le travail
est au dessous de lui. Qui est-ce qu'Hermès, de son
côté, si ce n'est la personnification féminine du
même génie, la vierge dorienne qui une noble édu-
cation a rendue l'égal de Hébé, chaste,
fière, maîtresse et elle-même, n'a point besoin ni de
protecteur ni de maître. Que nous sommes loin
de ces dieux pélasgiques, à peine déçagés.

1640



opinion Opini
Opini

de l'univers, couverts de sue et fumée, comme
s'ils venaient de sortir des officines de la nature, et
laissent sous vergogne leur noire obscurité! Ici ce sont
des dieux immaculés, exempts d'efforts et de peines;
les phénomènes physiques ne forment plus le
canevas des mythes divins; l'humanité prend
définitivement le dessus.

1644

M. Peller, à bien des égards, peut être consi-
déré comme le continuateur de la méthode d'Ot-
fried Müller. — A ses yeux aussi l'élément mystique
de la religion presque appartient aux Thraces et aux
Pélasges. L'idée fondamentale du culte pélasgique
était l'adoration de la nature enorgueillie comme
virginité et divine, de la terre et surtout des divinités
athroniennes. En opposition avec le naturalisme des
Pélasges, M. Peller place l'anthropomorphisme
des Hellènes, représenté par l'âge homérique, où se
fonda d'une manière; mais, quand le torrent
de cette époque guerrière se fut écoulé au
siècle de Solon et de Pisistrate, il y eut comme
une réaction en faveur des anciens cultes, qui
s'exprima par deux formes, l'orphisme et le
mystère, toutes deux assez modernes, toutes deux
mêlées de quelque charlatanisme, toutes deux
relancées plus tard avec empressement par
[?] Steneler und Persephone (Hamden, 1837).

1645

grecs / grecs

grecs

Kabir

Leopold

les néo-platoniciens.

La distinction des époques, est ainsi la base
des études de M. Preller, les dieux ont leur dor-
mologie comme leur nationalité. En général
l'antiquité se fatiguait vite de ses symboles;
ni elle n'en avait guère pour plus de cent
ans; la mode, comme de nos jours, était pour
beaucoup dans la dévotion. La religion, et art
des produits vivants de l'humanité, doit vivre,
c'est à dire changer avec elle. Sont-ce les saints
de plus vieille date, et de meilleur aloi qui ressi-
vent dans nos églises; jouissent de plus de faveurs,
qui reçoivent le plus de vœux et de prières? La
Grèce, à cet égard, se donnait pleine carrière;
et bien souvent traitait ses dieux non selon leurs
mérites, et leur ancienneté, mais selon leur
fermesse et leur bonne grâce. Le moindre
dieu venant de l'étranger était sûr d'obte-
nir bientôt plus la vogue que ceux qui avaient
pour eux la plus longue possession. C'est ainsi
que les Kabirs, nains difformes de Samothra-
ce, furent relégués à leurs forges, et à
leurs soufflets. Presque toute les divinités pélas-
giques éprouvèrent des affronts de cette espèce.
Le mieux l'un autre à grand peine dans le
cortège d'un jeune dieu fort à la mode,
 Dionysos, l'heraie, le grand dieu pélasgique

est réduit à garder le coin des routes et à montrer le chemin aux voyageurs engagé dans sa gainne. L'honnête Vulcain, ce consciencieux travailleur, ne montre dans l'Olympe que pour essuyer les coups, de pied de Jupiter, le rebuffade de Vénus, lui si souriante, si laborieuse. (dieux forgerons, dieux) Tous ces dieux antiques d'un peuple industriel, - dieu forgerons, dieux agricoles, dieux parleurs, divinités tristes, sérieuses, utiles, peu favorisées de grâces - deviennent des dieux satellites ou serviteurs de dieux plus nobles. En général, les héros représentent des dieux étrangers qui n'ont pas su prendre rang parmi les divinités nationales, ou les divinités déclassées qui ne vivent plus que dans la superstition populaire. Rarement, en effet, les dieux détrônés l'étaient sans compensation. Les nouveaux cultes ne détruisaient pas les cultes antérieurs, mais les rejetaient dans l'ombre; plus souvent encore ils se les assimilaient, en devenant comme de vastes creusets où les mythes et les attributs des dieux plus anciens se fondaient sous un nou^{veau} nouveau. Ainsi les mythes de Cérès et de Proserpine absorbèrent presque tous les autres; ainsi les mystères sabaziens de Phrygie firent fortune en se greffant sur ceux de Bacchus. Ce fut surtout lors de l'invasion des mystères sabaziens, vers le VII^e siècle avant notre ère, que se

1647

manifesta chez les Grecs cette singulière curiosité pour les rites étrangers, que saint Paul, un excellent observateur, donne communément des traits de leur caractère. Les cultes d'Atthis, de Cybèle, d'Adonis, avec leurs bruyantes orgies, leurs clameurs, leur génie sauvage et licencieux, surprisent le goût si pur de la Grèce. Il y eut surtout un dieu mort, Zagreus, qui fit tout d'abord une prodigieuse fortune. C'était Dionysos lui-même, le dieu toujours jeune, que l'on supposait frappé dans sa fleur comme Adonis, et qu'on honorait d'un culte sanglant. Repoussé avec dégoût par les gens d'esprit et les hommes honnêtes, ces cultes furent exploités par de grossiers charlatans (mystes, métragynes, orphicodèles, theophrustes), imitateurs des vouteuses, de prêtres des sacerdoles phrygiens, qui couraient les rues et les carrefours, et faisaient leurs dupes dans la foule crédule. Ils remettaient les péchés pour quelque argent, trafiquaient des indulgences, composaient des philtres et guérissaient les maladies. « Après les quêteurs de la mère des dieux, dit un des interlocuteurs du Banquet d'Athènes, par Jupiter! c'est la plus détestable eugéance que je connaisse. »

¹ Actes de Apôtres, ch. xvii, v. 22